

LE FIL D'ARIANE

Cette après-midi d'août avait été si lourde, si accablante, que Raoul Lugère, le délicat poète, las de poursuivre la rime, sentit le besoin de respirer un peu d'air frais, d'exposer son front à la caresse d'un souffle de brise.

Il descendit sur l'avenue, dont les maigres arbres semblaient se craqueler sous le soleil de feu, puis la sensation d'étouffement persistant, il sauta sur un tramway, grimpa les marches.

A peine assis, il jeta sur les personnes qui l'entouraient ce rapide coup d'oeil du voyageur qui aime à s'assurer que nul gêneur ne l'importunera. A sa droite, un vieux monsieur—quelque employé sans doute — lisait un journal, tandis qu'à gauche, une dame ou une demoiselle dont il ne voyait que l'opulente chevelure brune causait avec une autre dame âgée, placée plus loin; la fille et la mère, comme il l'apprit par des bribes de conversation parvenues jusqu'à son oreille.

Certain de n'être point troublé, Raoul se laissa aller à de douces rêveries.

Cette somnolence pleine de charme fut soudain troublée; un imperceptible frôlement à l'angle de son oeil gauche venait de le faire tressaillir.

Sans doute un léger insecte, jeté dans le tourbillon d'air déplacé par la lourde voiture, s'était laissé choir sur lui... il ne s'en inquiéta pas. Mais voici que, plus prolongée, puis précise, la sensation de chatouillement reparut, puis du front gagna la joue, sauta au nez, revola aux yeux, telle une brindille d'herbe dont on s'amuse parfois à taquiner un dormeur.

Pendant quelques instants il s'abandonna au frisson que faisait naître cet attouchement, mais bientôt l'énerverment le gagna, sa chair se plissa, pendant que ses doigts avaient d'involontaires crispations à la pensée que peut-être une araignée se jouait ainsi sur son front. Et dans un agacement de tout son être, il jeta une main rapide vers sa joue, pour saisir au passage la bestiole imprudente qui en usait avec un tel sans-çaçon.

Tentative vaine! un souffle de brise avait dû l'entraîner plus loin.

Pourtant, la seconde d'après, le frôlement se renouvela. Il essaya de nouveau de surprendre l'insecte, regarda son chapeau pour s'assurer que quelque "fil de la Vierge" n'y était pas attaché... puis il perçut de nouveau l'insaisissable chatouillement.

Chaque geste, chaque essai de capture demeurait sans résultat. Surexcité par cette taquinerie sourde d'une chose ou d'un être impalpable et incompréhensible qui semblait défier sa patience, il résolut d'employer la ruse pour connaître enfin le mystère, pour le prendre. Il appuya sa main contre sa joue, dans une pose méditative, puis attendit, aux aguets...

Tout à coup, l'étrange et douce caresse, plus follement alerte, recommença. Lentement, les doigts du jeune homme s'écartèrent de son front, s'étendirent... puis, brusquement, ils se fermèrent... Rien encore!... Si... car en baisant le poing, il sentit une résistance et comme une coupure très légère au petit doigt. En même temps, un petit cri bref éclatait à sa gauche.

Surpris, Raoul tourna la tête, sans songer que sa main continuait vers lui son mouvement, et il vit la brune chevelure de sa voisine se rapprocher de lui, de plus en plus, toujours davantage, presque jusqu'à le frôler, tandis qu'augmentait la sensation de coupure de son doigt, et que la dame âgée demandait, avec un rien d'émotion:

—Qu'as-tu donc, Renée?

Soudain la résistance cessa, et le poète comprit sa sottise méprise. Il avait emprisonné dans



Général PFLUG, quartier-maître général de l'état-major de campagne de l'amiral Alexeief

une main brutale un de ces beaux cheveux noirs qui voltigeait au caprice du vent, et il venait de le briser maladroitement.

D'un bond il fut debout, le chapeau à la main, et, rouge de confusion, il s'excusait, plaidait son impatience, s'embrouillait dans de perfides phrases qui ne voulaient plus finir, sous l'oeil adorablement malicieux de sa jolie voisine, sa victime.

Puis un joyeux rire qui perla sur ses lèvres mignonnes acheva sa confusion; il se tut, n'osant plus regarder les voyageuses ni leur parler, tout en déroute, et incapable de se ressaisir.

Un charmant: "Au revoir, Monsieur" lui fit relever les yeux: hélas! elles se levaient et quittaient le tramway.

Raoul, avec une petite douleur au coeur, les vit gagner le trottoir et partir dans la direction de la gare prochaine. Et il lui sembla que l'espérance Renée se retournait pour lui sourire, une dernière fois.

Sa main gardait, enroulé sur le petit doigt, tel un anneau, le fin cheveu ravi à cette folle tête brune. Il le prit pieusement, et dans son porte-cartes, comme un écolier, il le cacha soigneusement...

Pendant huit jours, à la même heure, Raoul Lugère se retrouva sur l'avenue, regarda passer les uns après les autres, les lourds tramways,

sans y retrouver le rayon de ces yeux adorables qui l'avaient ensorcelé. Puis, de guerre lasse, il s'interdit d'y songer.

Deux mois plus tard, Raoul se dirigeait, morose, vers Louveciennes, où l'un de ses vieux amis l'avait invité à passer quelques jours.

Quelle ne fut pas son émotion en se voyant présenter, le soir même, à sa jolie voisine du tramway. C'était bien elle, avec sa chevelure de nuit, son sourire mutin, sa grâce et sa beauté.

M. Dorval, son père, était, paraît-il, un voisin, un ami de son hôte, ancien magistrat retraité dans ce décor de bois que dorait l'automne.

Un soir, après une valse lente où le jeune poète s'était grisé du regard, non plus moqueur, mais tendre de Renée, il montra à celle-ci un médaillon d'or où, sur la soie blanche, s'enroulait un fin cheveu brun, et il lui dit, d'une voix soudainement émue et grave:

—Vous souvenez-vous, Mademoiselle Renée?

—Comment, répliqua-t-elle, vous avez conservé cela?

—Oui, et c'est un vol, continua-t-il. Ce cheveu ne m'appartient pas, je devrais vous le rendre, car ses compagnons doivent le pleurer. Mais laissez-le-moi, de grâce...

—Très volontiers. Mais pourquoi?

—Votre bonté m'incite à vous demander plus encore, Mademoiselle Renée. Je suis jaloux de ses compagnons, si soyeux et si beaux.

—Je n'ai point l'intention de m'en séparer, cependant, dit-elle en souriant.

—Oh! je ne vous demanderai pas ce sacrifice, mais il est un moyen de me satisfaire. Me permettez-vous d'en parler demain à M. Dorval?

Renée rougit, ferma les yeux et, malgré elle, sa petite main vint se blottir dans celle du jeune homme, qui la baisa...

Trois mois après, dans la coquette église de Louveciennes, Raoul Lugère conduisait à l'autel Renée Dorval.

Et le soir, à l'heure des adieux, comme Mme Dorval s'étonnait:

—Qui aurait cru, mon cher Raoul, qu'en volant un cheveu de ma fille, jadis, sur le tramway, vous songiez à nous la prendre tout entière un jour...

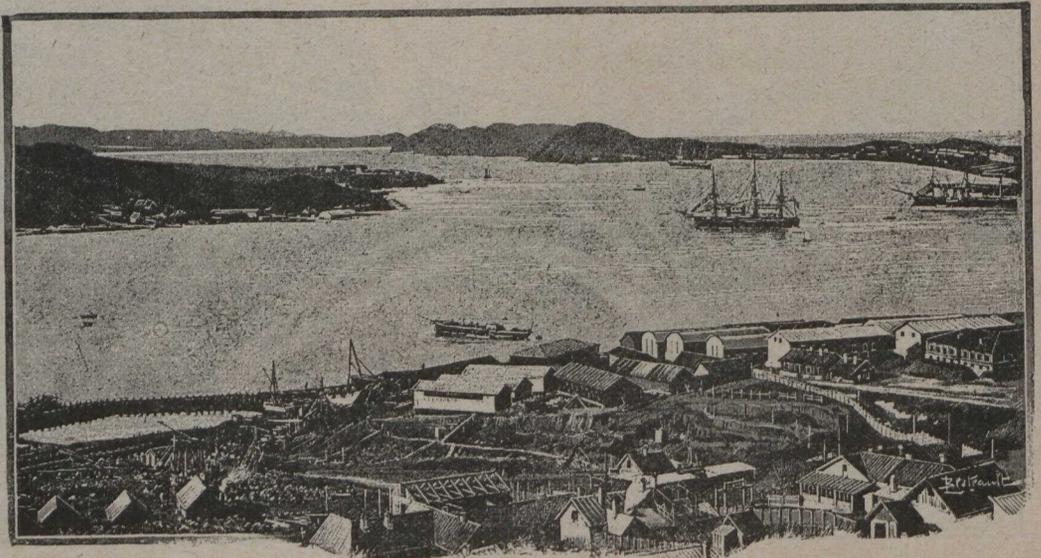
Renée, tirant de sa poitrine le médaillon d'or, répondit en embrassant tendrement sa mère:

—Et qui aurait dit, chère maman, que ce cheveu volé par monsieur mon mari serait son fil d'Ariane pour me retrouver?

Puis, se pendant amoureusement au bras de Raoul, elle ajouta:

—Allons, venez, maintenant, mon petit mari... Vous avez eu la gourmandise de vouloir les compagnons de ce cheveu... ils sont à vous aujourd'hui... et votre Renée aussi...

P.-G. d'ARNAY.



LA CORNE D'OR, À VLADIVOSTOCK

"Si étranger que l'on soit à l'art militaire, a dit M. Vapereau, on se convainc aisément que, pour peu qu'il soit défendu, Vladivostock est imprenable par mer, et que s'il n'était pas bloqué par les glaces pendant quatre mois de l'année, il serait facile d'en faire un des plus beaux ports de guerre du monde."